

murmura-t-elle, d'une voix frémissante de douleur. Et je n'aimais que lui... Ary et vous me comprenez un peu, mais ce n'est pas lui... lui, mon père !

Elle retira sa main de celle de son oncle, et, allant s'asseoir dans un coin obscur de la salle, elle cacha sa tête entre ses mains... La fière, l'orgueilleuse Frédérique ne voulait pas qu'on la vît pleurer.

Le pasteur Heffer la suivit d'un regard de compassion, et, se retournant, il surprit la même expression dans les yeux d'Ary.

— Cela est dur pour elle, murmura-t-il avec un triste hochement de tête.

— Oui... et pour nous tous ! répliqua l'adolescent d'un ton frémissant d'émotion contenue. C'est un vide affreux, mon oncle !

— Eh bien ! que chuchotez-vous donc là-bas ? dit le conseiller avec quelque impatience. Voilà Ary qui imite l'air lamentable de Frédérique et...

Il s'interrompit brusquement... Une porte venait de s'ouvrir, laissant apparaître une petite fille aux grands yeux bleu sombre, et dont les épaisses boucles noires se confondaient avec la teinte lugubre de sa robe de deuil. Derrière elle se montrait Charlotte qui la poussait doucement en avant... Mais en apercevant le conseiller, la femme de chambre eut une exclamation de surprise craintive et un mouvement de recul.

— Eh bien ! avancez donc ! cria l'irascible personnage. Qu'est-ce que vous nous amenez là ?

— C'est la fille de M. Bernhard, dit timidement Charlotte.

— Ah ! ah !... voyons donc ! Avance, enfant, fit-il impérieusement.

Elle obéit, bien que son cœur battît de terreur en voyant dirigés vers elle tous ces regards curieux ou hostiles. Elle s'arrêta non loin de Bettina, la jolie fillette blonde, qui lui semblait sans doute moins malveillante que le reste de la famille.

— Ainsi, tu es la petite Espagnole ? dit le conseiller en l'examinant curieusement. Quelle figure de martyr ! Tu composeras le trio avec Frédérique et Ary, ma parole !

— Ce sont des cœurs qui savent aimer, commença le pasteur, et...

Un éclat de rire l'interrompit.

— Toujours sentimental, Heffer ! Parce qu'on regrette quelqu'un, a-t-on besoin de rendre la vie insupportable aux autres en leur présentant des visages éplorés ?... Moi, par exemple, quand j'ai perdu ma femme...

— Que fait ici cette enfant ? demanda une voix sèche.

Mme Handen venait d'entrer et s'était arrêtée brusquement en apercevant Anita.

— C'est vous qui l'avez amenée ici ? ajouta-t-elle en se tournant vers Charlotte.

— Oui, Madame. La pauvre petite était si triste si seule !... J'ai pensé qu'elle sentirait moins son chagrin et qu'elle pourrait se distraire un peu au milieu de ses cousins.

— Voyez-vous, cette Charlotte ! s'exclama ironiquement le conseiller. Elle a jugé cela opportun et

elle l'accomplit aussitôt, sans rien demander ! Si vous étiez à mon service, ma fille...

— Mais elle n'y est pas, Monsieur le conseiller, dit la voix grave du pasteur, et son bon cœur l'a bien servie en cette circonstance. La place de cette enfant est ici, au milieu de sa famille.

Il s'était rapproché et posa doucement sa main sur la noire chevelure d'Anita. Celle-ci leva les yeux et regarda avec un évident soulagement cette physionomie sympathique, empreinte d'une affectueuse pitié.

Aux derniers mots de son frère, Mme Handen tressaillit, et une sorte de colère traversa son paisible regard.

— Tu as des idées étranges, Hermann, dit-elle sèchement. Je croyais t'avoir fait comprendre que jamais... jamais la fille de Bernhard Handen ne serait considérée comme faisant partie de ma famille. J'accomplis la volonté de mon mari... je suppose qu'on ne peut rien exiger de plus... Charlotte, emmenez cette petite.

Le pasteur eut un mouvement pour retenir l'enfant, mais Anita fit soudain un pas en avant... Ce n'était plus la petite créature triste et effacée de tout à l'heure. Sa tête fine se redressait fièrement, et cette même fierté étincelait dans les beaux yeux qui se fixaient sur Mme Handen.

— Je vais partir, Madame, dit une petite voix résolue. Mon père chéri m'avait dit que je trouverais ici une mère pour remplacer celle... qui est au ciel, mais il s'est trompé. Puisque vous ne voulez pas de moi, je vais partir... oui, tout de suite !

— Voyez-vous, ce petit coq !... Quand je vous disais, Emma, qu'elle pourrait vous causer des désagréments ! Regardez ces yeux furieux, cette mine de chatte en colère !... Eh ! petite malheureuse, que ferais-tu, si on te mettait à la porte ? Tu n'es qu'une étrangère, sans parents, sans rien, enfin !

— Sans parents, sans rien ! répéta Anita avec désolation... Mais il y a bien des gens qui sont bons, dit-elle en relevant soudain la tête, et puis, j'aime mieux mourir de faim que de rester ici. Je vais partir...

En prononçant ces mots, elle regardait Mme Handen, et ce regard était plein d'une inconsciente et pathétique supplication... La veuve du professeur ne détourna pas les yeux de ce doux visage d'enfant, mais sa voix s'éleva, paisible et froide.

— Ne jouez pas le comédie, petite. Vous devez rester ici, nous tacherons de nous habituer à votre présence... Maintenant, allez avec Charlotte.

Anita courba la tête. Plus que les dures et méprisantes paroles du conseiller, la glaciale indifférence de cette femme, de cette mère, venait d'infliger une douloureuse blessure à son cœur chaud et aimant. Elle se dirigea vers la porte, et Charlotte, l'attirant à elle d'un geste plein de tendre pitié, l'entraîna hors de la salle.

En traversant le vestibule, la fillette lâcha tout à coup la main de la femme de chambre et s'élança vers un angle obscur. Elle revint, portant une mince petite gerbe composée de lilas blanc et de roses